

Prométhée à Munich
Une brève rencontre avec Rudolf Steiner
Lia Abuladzé

« Et le souvenir est vie,
Et cette vie est le Je de l'être humain. »
Rudolf Steiner¹

Plus on vit longtemps, davantage on pense à son passé ; sans cesse on a besoin de partager ses souvenirs, ses expériences avec d'autres.

Eric Kandel, chercheur en neuro-sciences et prix Nobel de médecine, écrit : « La personnalité est le souvenir. Nous sommes ce que nous sommes, sur la base de nos souvenirs ». ² Et les souvenirs doivent — cela on ne devrait jamais l'oublier — être transmis aux générations qui arrivent. Ceci est important pour la culture et l'évolution de l'humanité entière, des nations particulières et des êtres humains individuels.

Après la révolution d'octobre en Russie, le pouvoir d'état se dirigea contre la liberté personnelle des êtres humains, contre l'indépendance nationale des peuples, contre leur passé et contre leur religion. L'objectif du gouvernement soviétique consistait à créer de toute pièce un nouveau type humain, qui ne devait pas se rappeler de son origine, de sa dépendance aux générations qui l'avait précédé. Le pouvoir d'état tenta de faire des êtres humains des esclaves serviles, des robots qui ne sont en aucun cas des êtres humains indépendants (personnalités ou le cas échéant, individualités), mais au contraire, des membres d'une collectivité. Régnait alors le principe : « Un comme tous, et tous comme un ». Se mettre en évidence hors de la communauté, n'était pas seulement non-souhaité, c'était aussi dangereux. Les communistes dominants soumettaient les citoyens à la culture qui était mise en avant par eux. — malheur à celui qui pensait autrement ! Les êtres humains étaient exposés à l'appareil de surveillance (publique et privée). Les intellectuels étaient particulièrement poursuivis et opprimés. ³

La soi-disant « littérature idéologique arriérée » était interdite. Passaient pour telles les œuvres des philosophes et poètes les plus importants du 19^{ème} et 20^{ème} siècles — Vladimir Soloviev, Nicolas Berdiaev, Pavel Florensky, Ivan Bunin, Dmitri Merejkovski, Viatcheslav Ivanov, Marina Zvetaïeva et d'autres. En 1937, l'année la plus sanglante du pouvoir stalinien, de nombreux intellectuels, écrivains et poètes russes et géorgiens furent emprisonnés (Boris Pilniak, Youri Olecha, Isaac Babel, Mikheïl Djavakichvili, Ossip Mandelstam, Tizian Tabidzé), proscrits ou bien assassinés. Au découragement psychique et à l'aviilissement succéda l'anéantissement physique des êtres humains.

Comment pouvait-on vivre en de tels temps ? Comment vit-on et agit-on lorsqu'on voit devant soi constamment le plus grand danger pour le corps et la vie ? « Chacun sait qu'il est surveillé pas à pas, que chaque mot qu'il prononce, est écouté... le dénonciateur est invisible et partout présent, et donc d'autant plus dangereux. » ⁴ Ces mots ont été écrits par Robakidzé en 1933. Combien souvent j'ai entendu dans mon enfance, en effet presque toute ma vie durant, ce chuchotement : « Même les mûrs ont des oreilles ! » Il va de soi que l'angoisse régnait par tout le pays. Dans un état totalitaire on a toujours peur pour soi et les siens, c'est parfaitement égal que l'on ressente une culpabilité quelconque ou pas. On se sent toujours suspects.

C'est pourquoi les gens dont l'idéologie et la conception du monde ne correspondaient pas à celles de la pensée communiste, et qui avaient la malchance de vivre dans des temps épouvantables, se voyaient forcés de mener une vie au double visage : vers l'extérieur, on applaudissait le gouvernement, à l'intérieur on tâchait de ne pas trahir ses idéaux.

Récupération du souvenir

Aujourd'hui on peut nettement voir que ce temps épouvantable de peur constante a laissé derrière lui de mauvaises traces, car une vie au double visage fait du mal à la personnalité — peut-être lentement mais inévitablement. On ne peut pas se libérer de la peur ; inconsciemment aussi on s'habitue à agir différemment vers l'extérieur et vers l'intérieur et le danger existe, par conséquent, que l'être humain perde sa dignité.

¹ Rudolf Steiner : *Paroles mantriques. Exercices de l'âme II, 1903-1925 (GA 268)*, Dornach 1999, p.324.

² Cité d'après Simone Rethel : *Ne dis jamais que tu es trop vieux*, Munich et Zurich 2012, p.187.

³ Grigol Robakidzé a exposé cela dans son roman : *Les âmes assassinées* Iéna, 1933. Il est remarquable que ce roman fut rédigé en allemand et publié tout d'abord en Allemagne, où vivait l'auteur depuis 1931 comme émigrant. En Géorgie, ce roman ne put être publié qu'en 1994 (après l'indépendance de la Géorgie en 1991), car il avait été interdit pendant l'époque soviétique.

⁴ Robakidzé : *Les âmes assassinées*, p.13.

Mais peut-être que le plus grand danger existe pour la société, pour l'âme des peuples et la séparation spirituelle entre les générations. Lorsque les coutures spirituelles, qui maintiennent les générations et garantissent la persistance de la culture du peuple, sont déchirées ceci peut avoir des conséquences tragiques pour ce peuple. Peut-être que le lien entre les générations n'est pas d'aventure totalement déchiré, mais il ne fait pas de doutes que les coutures disparaissent.

Ainsi la jeune génération de la société en Géorgie (et aussi dans les autres républiques post-soviétiques) agissent intensément aujourd'hui dans deux directions : premièrement en libérant la personnalité de sa duplicité, en apprenant à ne plus penser en collectiviste, mais individuellement ; et secondement à ré-apprendre à connaître l'histoire de leur peuple en rassemblant des souvenirs, que leurs pères et grand-pères n'ont pas encore totalement perdus. La première tâche, les jeunes Géorgiens peuvent vraisemblablement la maîtriser sans les générations plus anciennes, parce que celles-ci ne sont pas encore libérées de leur peur. La peur vit encore aux profondeurs de notre sous-conscience.

Assumer la seconde tâche pourrait être impossible, comme il me semble, sans l'aide des générations plus anciennes. Nos pères tenaient leurs connaissances et leurs souvenirs secrets parce qu'ils avaient peur de partager la peur avec quelqu'un, même avec leurs propres enfants. Ils n'avaient pas seulement peur pour eux-mêmes, mais surtout aussi pour leurs enfants, leur famille, leurs proches car ils pouvaient nonobstant transmettre, non intentionnellement et fortuitement, leurs récits, leurs connaissances et de ce fait se mettre eux-mêmes en danger. C'est la raison pour laquelle mon père, qui avait encore séjourné⁵ 10 ans au *goulag* après la seconde Guerre mondiale, n'a presque rien raconté de son passé, après son retour à la maison, il ne dit pas une parole sur le temps du *goulag* ou sur le temps de son séjour en Allemagne. Il y a peu seulement, j'ai appris ses rencontres avec des émigrants géorgiens en Allemagne, lorsqu'en Géorgie, la correspondance de Robakidzé fut publiée. Comme il eût été intéressant que mon père lui-même racontât ou écrivît au sujet de toutes ses rencontres... À présent, je me sens obligée d'écrire tout ce que j'ai vécu ou entendu, ce que j'ai encore en mémoire, pour transmettre à mon fils et à mon petit-fils, aux générations plus jeunes, mes expériences et connaissances. Je crois que le peuple géorgien doit connaître son histoire, sa vie culturelle au 20^{ème} siècle passé, pour ne pas s'oublier lui-même et pour comprendre pourquoi il est si difficile aujourd'hui de se libérer de l'héritage des pays totalitaires.

Un jeune homme originaire de Géorgie

Récemment, mon vieil ami — l'architecte Dr. Tamas Natidzé — a publié un ouvrage dans lequel il écrit, entre autre, sur son père qui vécut 15 années durant en Allemagne, au début du 20^{ème} siècle.⁶ Il était particulièrement intéressant pour moi d'y lire ce qu'il écrit au sujet de sa rencontre avec Rudolf Steiner. Quoique ce ne soit pas totalement inhabituel de rencontrer le nom de Rudolf Steiner dans la littérature géorgienne d'aujourd'hui, je n'avais encore jamais rien lu, ni entendu parler de la rencontre d'un géorgien avec Rudolf Steiner.

Malheureusement le souvenir de cette rencontre n'est pas de « première main ». L'auteur raconte ce qu'il a entendu dire par son cousin. Je dois insister ici, une fois encore sur le fait que dans les temps soviétiques, on ne pouvait pas parler de sa vie à l'étranger ni certainement pas de l'anthroposophie, sinon l'emprisonnement menaçait. « L'anthroposophie passait pour une conception du monde anti-soviétique. Celui qui lisait un ouvrage anthroposophique, avait à compter sur une condamnation qui le conduirait directement au *goulag*. »⁷

Mais avant de redonner ce que Tamas Natidzé a entendu dire de Steiner, par son cousin, je voudrais encore aborder la manière dont il en vint à cette rencontre. Au début du 20^{ème} siècle de nombreux étudiants géorgiens étudiaient en Europe. Certains d'entre eux (comme Ivan Djavakichvili, Constantin Gamsakhourdia, Grigol Robakizé, Bessarion Okropiridzé, Géronte Kikodzé) étaient venus en Allemagne avant la première Guerre

⁵ La raison en est le fait d'avoir été en Allemagne après avoir été fait prisonnier de guerre. Staline fit emprisonner tous les prisonniers de guerre après leur retour, parce qu'ils s'étaient laissé prendre. [voir aussi pour comprendre cette époque l'ouvrage du prix Nobel de littérature 2015 : Svetlana Alaxievitch : *La fin de l'homme rouge* chez Actes Sud. *ndt*]

⁶ Voir Tamas Natidse : *Portraits de personnalités vénérables, esquisses étrangères et digressions sur le domaine de l'architecture*. Tbilisi 2015, pp.71-87. L'ouvrage n'est accessible qu'en géorgien et les passages qui en sont cités ici sont traduits en allemand par l'auteure.

⁷ Constantin Gamsakhourdia : *Swiad Gamsakhourdia Dissident — président — martyr*, Bâle 1995, p.29.

mondiale⁸, d'autres (comme Tika Tschenkeli, Nicolas Imnaichvili, Paul Iachvili) y avaient été envoyés par le gouvernement de la Géorgie indépendante (1918-1921) pour étudier dans diverses universités.⁹ Giorgi Natidzé, le fils d'un religieux géorgien, s'était rendu à Vienne en 1906. Ce jeune artiste extrêmement doué voulait y étudier la musique et la peinture, mais son père exigea qu'il étudiât la médecine. Giorgi ne pouvait pas contrarier son père et entreprit donc des études de médecine à Vienne. Quelques années plus tard, il changea d'université et se rendit à Munich. Pendant son séjour en Allemagne, il devint ami avec des étudiants géorgiens qui étudiaient pareillement à Vienne. Ils s'intéressaient à la culture, la littérature, l'art, la religion et la philosophie allemandes. Quelque-uns avaient assisté à des conférences de Rudolf Steiner, parmi eux aussi Giorgi Natidzé. Après une conférence publique de Steiner, ils résolurent de lui rendre visite. Le neveu de son épouse, Otar Mgaloblichvili raconta plus tard la rencontre avec Rudolf Steiner.¹⁰ Tamas Natidzé, son fils, âgé aujourd'hui de 84 ans, ne sait pas à quelles conférences son père a assisté. Il ne lui avait jamais raconté. Beaucoup plus tard, après la mort de son père, alors qu'il n'y avait plus aucun danger en Géorgie à mentionner le nom de Rudolf Steiner, Otar Mgaloblichvili lui rapporta ce qui suit :¹¹

Ton père me dit : « Je voulais absolument apprendre à connaître Rudolf Steiner, parce que j'étais très séduit par l'anthroposophie. Cet enseignement me plaisait beaucoup parce que ce n'était pas une secte et il n'était pas non plus dirigé contre ma foi d'orthodoxe Cela était très important pour moi. C'est pourquoi je voulais faire personnellement la connaissance de Rudolf Steiner et je me rendis chez lui. Une dame m'ouvrit la porte. Elle alla dans l'autre pièce prévenir Steiner et lui dire qu'un visiteur en provenance de « Géorgie » attendait dans le vestibule. Steiner était assis à son bureau. « Vous êtes américain ?¹² » me demanda-t-il. Je lui répondis que je venais de la Géorgie. Steiner me jeta un coup d'œil et dit : « Je ne connais pas un tel pays, je n'en ai jamais entendu parler. » (Comment Rudolf Steiner pouvait-il connaître aussi le pays des Géorgiens ? À l'époque une Géorgie indépendante de la Russie n'existait pas. Il n'y avait que deux gouvernements russes [provinces] — qu'on appelait « Tiflisskaia Gubernia » et « Koutaïsskaia Gubernia » — et aussi un district gouvernementale « Suchumi ».) Giorgi Natidzé se mit à parler de la Géorgie à Steiner : « La Géorgie est un pays dans le Caucase avec son écriture et sa langue propre. » Steiner était étonné et demanda : « Avec sa propre écriture ? » L'invité prit son courage à deux mains et lui raconta que la Géorgie était l'un des plus anciens pays du Caucase, qu'elle possédait son propre alphabet depuis le 3^{ème} siècle avant J.-C. et que déjà au début du 4^{ème} siècle ap. J.-C., une vierge du nom de Nino, vint d'Asie Mineure, annoncer la foi chrétienne en Géorgie et que le roi de l'époque a déclaré alors la religion chrétienne religion d'état. Après cela, ce petit pays, malgré les invasions des Perses, Arabes et Mongols, s'en était tenu à cette foi. Ensuite Steiner lui demanda quelle était la traduction en géorgien des termes « ciel, terre, air, eau et feu ».

⁸ Pourquoi des jeunes Géorgiens aspiraient à aller en Allemagne ? Constantin Gamsakhourdia — grand-père de l'auteur homonyme cité à la note 7, — expliqua cela de la manière suivante : « J'ai fait le pèlerinage en Allemagne comme en Terre sainte, parce qu'est la patrie de Goethe, Nietzsche, Schiller [...]. « C'est le pays, duquel non seulement moi, mais aussi tous mes compatriotes attendions une délivrance de la servitude. » Cité d'après Steffi Chotiwari-junior/ *Adieu de la Terre sainte ?* Un écrivain géorgien prisonnier de guerre et soignant en camps allemands cité dans Gehard Höpp & Brigitte Reinwald (éditeurs) : *Interventions étrangères Africains et Asiatiques dans les guerres européennes, 1914-1945*, Berlin 2000, pp.121-122.

⁹ Après la révolution d'octobre, la Géorgie déclara son indépendance, qui dura presque trois ans de 1918 à 1921. En février 1921, la Géorgie fut occupée par l'armée rouge ; le gouvernement émigra à l'étranger, avant tout vers la France et l'Allemagne.

¹⁰ Il a peut-être aussi raconté cette rencontre aussi à ses amis, qui étudiaient alors à Munich, il n'y pas d'indication à ce sujet — ce qui n'est pas étonnant, parce que presque tous les Géorgiens, qui retournèrent dans la Géorgie soviétique, furent emprisonnés, abattus ou proscrits dans les années 30. Comment Giorgi Natidzé échappa à ce destin, la famille en a la présomption suivante : son père, Nikolos Natidzé, enseignait la théologie au séminaire des prêtres de Gori (une ville de Géorgie, [sur la *Koura*, au nord-ouest de Tbilissi, *ndt*). À l'époque Staline étudiait dans ce même séminaire et le caractérisa, par la suite dans ses mémoires, ainsi que ses élèves, comme « des prêtres démocratiques ». Il est hautement vraisemblable que cette déclaration de Staline sur Nikolos Natidzé sauva la vie de son fils.

¹¹ Voir la note 6.

¹² Cette question ne me surprend pas. La première fois je vins à Münster, je ne parlais pas un mot d'allemand et je rencontrai le professeur Horst Geckeler, qui me demanda si j'étais originaire de « l'État de Géorgie » aux USA.

« Je lui répondis aussitôt, raconta Giorgi Natidzé. (ciel = « ca » ; terre = « mic'a » ; air = « haeri » ; eau = « c'qali » et feu = « cecxli »). « Steiner écouta très attentivement et répéta lentement ces mots, en insistant sur chaque syllabe : « Ha-e-ri, ce-xli ». Faisant cela, il respirait très profondément. Ensuite il étendit les mains et dit « Votre peuple semble être un peuple prodigieux. Je connais ces mots dans diverses langues, mais je n'ai jamais entendu que la sonorité de ces mots s'accordassent autant avec leur contenu. »

Giorgi Natidzé fut très fier d'avoir été le premier Géorgien qui « fit découvrir » le géorgien à Steiner, comme l'exprima Otar Mgaloblichvili.

Malheureusement, Tamas Natidzé ne put en raconter plus. Il savait seulement que son père vécut à l'étranger à partir de 1906 et qu'il revint en Géorgie en 1921. Pendant la première Guerre mondiale, il fut un civil « russe », interné dans un camp de prisonniers de guerre. Trois ans durant il travailla ensuite comme médecin à Traunstein [à plus de 82 km vers l'Est-Sud-Est de Munich, 4 km à l'Est du lac *Chiemsee* et à 22 km de la frontière autrichienne actuelle, sur la *Traun, ndr*].

Rudolf Steiner a tenu plusieurs conférences à Munich de 1908 à 1910. D'un intérêt particulier est à l'occasion sa conférence du 5 décembre 1909 sur Prométhée : « La mission de la colère (« Prométhée enchaîné ») ». ¹³ Est-ce que Giorgi Natidzé a assisté à cette conférence ? Le temps et le lieu concordent. — et aussi le sujet. Car pour les Géorgiens, la légende de Prométhée n'est pas seulement grecque, mais elle leur est carrément la leur dont le héros s'appelle « Amirani ». Amirani enchaîné devint pour les Géorgiens, au 19^{ème} siècle, le symbole de leur propre pays — un pays qui luttait, pour se libérer de la domination russe. Le « chant de l'armée géorgienne » était particulièrement populaire au tournant du siècle, rédigé par Akaki Tséréthéli, que l'on appelait le « rossignol géorgien » :

Amirani, enchaîné aux hautes montagnes du Caucase,
Est totalement Géorgien et ses ennemis sont les corneilles noires.
Le temps viendra où le héros
Arrachera ses chaînes
Et se libérera.
Alors sa longue souffrance deviendra joie.

L'étudiant géorgien se décida-t-il d'assister à la conférence de Rudolf Steiner sur Prométhée ?
Mais ce n'est qu'une conjecture.

Die Drei 10/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr. Lia Abuladzé, née en 1937, étudiante de philologie géorgienne et de la linguistique du Caucase à l'Université de Tbilisi et collaboratrice pendant de longues années à l'Académie géorgienne des sciences. Depuis 1999, chargée de cours à l'Université de Westphalie *Wilhelm* à Münster. De nombreuses publications dans diverses langues. Un fils, trois petits-fils.

Contact : Sperlichstr. 64, D-48151 Münster,
abuladse@gmx.de

¹³ Voir Rudolf Steiner : *Métamorphoses de la vie de l'âme — Sentier des expériences de l'âme I*, Dornach 1984, pp.44 et suiv.